



La culture générale, ce trésor

Soupçonnée d'avantager les enfants des milieux favorisés, elle disparaît de l'enseignement supérieur. Et pourtant...

Abnousse Shalmani

En juin 2013, Sciences po rejoignait l'Ecole normale supérieure de Lyon en supprimant l'épreuve de culture générale de son concours d'entrée. En 2020, l'ENAs'y met aussi. Depuis Pierre Bourdieu, il est de bon ton de se boucher le nez devant ce qui constituait le fleuron des humanités. La principale raison invoquée tient de la discrimination : les enfants de milieux défavorisés ne bénéficieraient pas des mêmes chances que les filles et fils de bourgeois. Sans parler de ceux issus de l'exil. Pourquoi considérer qu'un enfant défavorisé et/ou immigré ne peut acquérir une culture générale ? Pourquoi niveler par le bas alors que le moteur de l'ascenseur social a toujours été l'accès au savoir ?

Le pouvoir, c'est la connaissance

La première fois que je me suis retrouvée devant une bibliothèque impressionnante chez les parents de mes amis lycéens, j'ai surtout été choquée par la quantité de poussière – et le nombre de bibelots – qui recouvraient les livres, et par le manque de curiosité des adolescents vivant au milieu de tant de chefs-d'œuvre. Nous n'avions pas l'espace et encore moins les moyens de nous constituer une bibliothèque, mes parents et moi. Les livres, nous les empruntions à la bibliothèque municipale. Ils ne prenaient jamais la poussière, ils vivaient avec nous. Posséder une bibliothèque et des parents cultivés peut vous assurer un avenir,

certainement pas une culture. Dans un pays comme la France où les bibliothèques municipales sont pléthores, où les musées nationaux sont gratuits jusqu'à 25 ans – ainsi que pour les demandeurs d'emploi et les titulaires des minima sociaux (dont les réfugiés) –, parler de discrimination est pour le moins absurde. La question est de savoir pourquoi il n'y a plus de jeunes dans les bibliothèques et les musées, mais davantage de retraités et de touristes, et de trouver les outils pour y remédier. Peut-être en rappelant que le pouvoir, c'est la connaissance. Peut-être en martelant qu'étudier mène toujours quelque part – malgré les faiseurs de crétins, confortablement installés dans leur réussite et leurs acquis, qui en répètent l'inutilité. Peut-être en observant la culture française depuis l'étranger, où Victor Hugo, les Lumières ou Picasso sont des références qui inspirent et libèrent. Peut-être en cessant de confondre le savoir et le bachotage, en forgeant les esprits à l'analyse critique et à la confrontation d'idées.

Réussir, c'est trahir

Une étude menée sur un panel de 30 000 élèves durant dix ans par Yaël Brinbaum (Cnam) nous apprend, en janvier 2020, que les enfants d'origine asiatique réussissent mieux leurs études que ceux de parents français, alors que les fils et filles de parents turcs arrivent en dernière place du classement. Les enfants issus du continent asiatique ne bénéficient évidemment pas des mêmes chances que ceux issus des classes favorisées. Mais ils sont poussés par la farouche volonté des parents de leur assurer un avenir et par un respect ancestral de la figure du professeur. Si les enfants d'origine turque réussissent moins bien, cela relève d'une crainte d'acculturation. Réussir sous-entend s'éloigner de la cellule familiale, du quartier, de la communauté. Réussir, c'est trahir. La question n'est donc pas la capacité des enfants à apprendre, mais la peur de perdre culturellement son enfant et de ne plus parler le même langage que lui.

L'esprit critique : un outil précieux

La culture générale n'est pas une baguette magique. Mais si le ressenti a pris le pas sur la réalité et le sentiment sur la raison, si la violence a gangrené le débat d'idées, c'est que nous ne possédons plus une base commune de savoirs et de références pour échanger sereinement. La culture générale est l'opposé du roman national, elle n'est pas la culture de l'opresseur mais le langage de la liberté, qui, loin de creuser les inégalités, les corrige plutôt. La France m'a donné une langue, je lui ai offert des livres. Et cela n'aurait pas été possible sans la culture générale que j'ai reçue en partage. Elle m'a permis, dans le même mouvement, de me reconnaître dans la France et de m'en libérer, en m'offrant un outil précieux : l'esprit critique. Quoi qu'il puisse arriver à la France, quels que soient sa gouvernance et ses présidents, il restera ce socle commun, disons-le sans frémir, cet éventail de valeurs fait d'Histoire, de littérature, de sciences molles et dures, de géographie, d'héroïsme et de défaites. S'il fallait se lever pour défendre la patrie, il ne serait question pour moi, allergique à toute forme de nationalisme, de me battre pour des frontières ou des chefs autoproclamés, mais pour ces valeurs qui nous rappellent, comme le dit l'adage latin, que « rien de ce qui est humain ne nous est étranger. » ✱

Abnousse Shalmani, engagée contre l'obsession identitaire, est écrivain et journaliste.